

supplément de création



(POINTE SECHE DE RACHEL ST-PIERRE)

textes

Jules Arbec

Ulric Aylwin

François Beaulieu

Michel Beaulieu

Jean Bélanger

Carol Doyon

François Dnmouchel

Gérard V. Etienne

Petello Kolobeki

Carl Mailhot

Marcel Morissette

Robert Nadeau

Luc Racine

Gilles Rioux

Daniel Saint-Aubin

Marcel St-Pierre

Claire Tourigny

Camille Tremblay

dessins

André Montpetit

Daniel Saint-Aubin

Marcel St-Pierre

Rachel St-Pierre

Lettre à Montréal

(Extraits)

(. . .)

Montréal d'anges
Montréal de neiges
Montréal de plaines et de fleurs sympathiques
Combien d'hirondelles attendent le printemps qui lira tes sanglots
qui percera le secret de ton ventre plein d'abîmes

Montréal, je t'apporte la patience au bout de l'irréel. Des chevaliers viendront, vêtus d'aurore et de sabres, remettre à tes rivages longtemps abandonnés les métamorphoses des jours tranquilles. D'aube en aube se plie ton existence sous le poids des aiguilles. D'aube en aube, tes enfants perdus cherchent le lait des paysages pour nourrir leurs passions étrangères et fortes. Montréal, me voici, à tes pieds, sur tes places à côté de ceux qui cherchent leur sommeil dans le silence des tableaux.

(. . .)

Amour de la terre ma raison de vivre
amour de mes amis Abellard et Latour
je me croyais placé sur un brin de pensée
je me croyais perdu dans une cage d'oiseau
Amour des sources pures de mon Pays natal
murmurant mes tourments que nous connûmes ensemble
je me croyais séparé du roucoulement bizarre
des rossignols d'argent et de paix lumineuse
Je me croyais tout cela tant est pleine mon âme de rides inhumaines
tant ma voix se gorge de phrases les plus lourdes
tant les mots sont frêles et craintifs sur le creux de ma main

C'est le vent tiède d'un étranger
avec des cartes libellules
c'est la promenade d'un cœur poète
avec les cordes de l'océan

(. . .)

O Montréal Me voici devant toi comme un enfant devant la mer
Le jour m'aura trouvé sur tes courants légers
dans ce royaume d'aveugles et pourtant plein de rapides
consonnes d'une page d'écriture
Me voici devant toi comme une rue déserte
des doigts sur le clavier blanc du rire
dessinant les mots grisés d'une chanson commune
les champs aux mille décors et visages ouverts

Cité de poèmes je suis devant ta grâce et tes lèvres de sel
longtemps j'ai noué mes silences
pour ne pas réveiller tes bonnes et sages forêts
pour ne pas tarir la mousse de l'automne
Longtemps j'ai médité tes lumières en crue
pour boire les fontaines brillantes de tes mirages
Comme pour me saouler de vertiges et d'esprit

(. . .)

Quand j'ai laissé mon Pays, Port-au-Prince, dormait un sommeil de plomb.
J'avais vécu des journées timides comme les bonjours qu'on se dit lorsque

fatigué de silences. J'avais vécu des soirs d'été pareils aux côtes baignés d'astres et de Cathédrales. J'avais connu des millions d'angoisses entassées vos épaules prêtes à s'écrouler. J'avais vu des vies entières se débattre pour écraser les murs de fidélité, chères aux âmes nobles et de grand espace. J'avais reçu tout cela : les vêpres des maisons couvertes de ciel triomphant; les monticules fendus par la pression de la laine, et tant d'ombres dévorant ce que je ne saurais identifier à la foule des créatures. Et le monde pourtant se fermait les oreilles.

Paris de France
Berlin d'Allemagne
Londres d'Angleterre
Madrid d'Espagne
Rome d'Italie

et des vagues montaient sur mes lèvres arrondies comme un cercle et vagabondaient dans mon esprit les contraires d'une jeunesse sous un pan de lunes berceuses, sous une palme recouverte de diamants, tandis que dans la multitude des gestes d'adieux brillaient encore les torches de Baptême à l'eau-de-rose. Et je suis venu à toi pour la miséricorde de mes vingt-huit ans. Et je suis venu pour te trouver comme moi fatigué des siècles de justice pour entendre le murmure de tes générations enfouies et voir se dessiner le double anneau de ton alchimie

Je te salue Montréal au seuil de mes détresses
les jours n'ont pas fini de répandre leurs promesses
Gareuses intérieures des âmes bouleversées
Je te salue et t'offre mes printemps de mystère
dans la permanence des regards s'unissant
et les gages d'amour de nuages et de léopards
Je te salue
comme on salue l'aube nouvelle
le qui et le quoi des témoignages qui nous donnent la Présence
la souffrance des chairs zigzagées de supplices
Je te salue toi collines de rives et d'abondance
préparant l'humilité des fleurs prêtes à s'éclorer

(. . .)

Et je veux te connaître te louer et t'apprendre
pour te chanter dans mes délires et mes prières
Montréal d'anges
Montréal de neiges
Montréal de plaines et de fleurs sympathiques
Boulevard des mains suppliantes
non pas dans les limites d'une brise sans trêve
non pas dans les pages des cieux qui se ferment
à l'approche de nos récits fabuleux
mais dans l'amour d'être ensemble de parler à tes gerbes
Et je veux te louer
terre de mon sang
suspendue devant les cataractes de déluges et d'orgueil
Et je veux te chanter
debout dans mes visions neuves ou vieilles
pour la fraternité de tes climats qui s'annoncent glorieux
et pour que tes enfants pleins d'aurore et de grâce
construisent ton génie ta force et ton courage
dans l'harmonie de Paix, de justice et d'amour.

Gérard-V. Etienne

Sous la direction d'YVES LASNIER
La Galerie du Siècle expose
L'ART CANADIEN D'AVANT-GARDE

1494 ouest, rue Sherbrooke

GALERIE
CAMILLE HEBERT

GERALD
GLADSTONE
DE TORONTO

Sculptures et peintures
Jusqu'au 31 mars
2075, BISHOP - Montréal

la chasse

de Claire Tourigny

Nous avons décidé de capturer le Soleil. Seuls, tous les trois.

Nous savions qu'il jaillissait chaque matin d'un puits géant creusé dans la montagne, et que le seul moyen d'arrêter son plongeon était de le saisir dès la sortie.

Nous nous sommes informés de l'emplacement exact de la caverne. Nous avons tracé notre chemin sur des plans et des cartes extrêmement précis. Nous nous sommes armés de gaffes et d'un grand filet, et nous sommes partis, sans guide et sans compagnon, par des terres lavées, crevassees, labourées de feu; par des chemins de sel criblés d'aiguilles et brûlés de vent. Nous avons escaladé le puits jusqu'à son ouverture.

Nous sommes restés là trente jours: à vivre comme des condors, habillés de laines colorées. Notre maison était enchâssée dans le roc. Nous couchions sur les branches. Au matin, nous partions chasser des oiseaux à coups de pierres et piller des nids. Dans ces hauteurs, les arbustes n'avaient plus de fruits ni de feuilles.

Le sentier devant notre maison s'effritait dans un ravin, à quelques verges plus haut. Nous devons nous tailler des marches à même la pierre et chercher prise aux parois du roc en nous déchirant les mains sur les arêtes et les crevasses. Quand nous partions en escalade, notre élan seul nous gardait en équilibre. Une seconde d'immobilité pouvait suffire à nous faire basculer dans le vide.

Trente jours durant, nous avons épié notre proie. Nous inscrivions dans un carnet l'heure exacte de sa sortie, la courbe de son plongeon, la longueur de sa carrière, la durée de son déclin derrière les montagnes.

Nous pratiquions les gymnastiques les plus périlleuses: le saut, l'escalade, le vol plané. Nous épousions, immobiles, la rigueur du vent qui se ruait sur nous, de midi à minuit, toujours à même force. Nous éprouvions notre chair par le feu et par le froid, sur les pieux de la glace et les braises du roc. Le soir, nous déroulions le filet et passions des heures à vérifier les noeuds, assouplir les cordes et aiguïser les gaffes sur le revers des cailloux.

Le Soleil savait quel piège nous étions en train de lui amorcer. A chaque midi éclatait sur nos têtes son angoisse blanche, verticale, qui nous remplissait la bouche de sel. Eblouis, nous le menacions du poing en proférant des cris de haine.

- Soleil
- cr.ve-les-yeux !
- Tire-le-sang !
- Sèche-le-cœur !
- Assez de nous diviser les os !
- Assez de nous débiter les membres !
- Assez de nous changer en pierres !
- Plongeur !
- Forgeron !
- Troque-la-mort-pour-la-lumière !

- On te prendra tout vif !
- On s'arrachera les yeux !
- C'est toi qui entreras dans les caves de nos yeux !

Mais le soir lorsqu'il s'attardait à la lèvre des crêtes et s'enfonçait dans sa lumière comme le pistil d'une fleur géante, nous étions submergés de tendresse pour lui, et lui jetions à voix rauque des mots sans suite qui nous brûlaient la gorge et les yeux.

- Je te baiserais de force la bouche.
Défigure-moi
- Je t'embrasserais de tous mes bras.
Défais-moi de ta force.
- Je te posséderai
Dépossède-moi.
- Soleil-Soif, Soleil Nectar, Soleil Vertige
Tu me fais perdre le sens et l'esprit.

Dès notre arrivée, nous avons fixé le jour de la grande chasse. Quand arriva le jour, nous savions que nous étions prêts.

La veille, nous sommes restés tout le jour sans rien manger ni boire. Nous avons veillé pendant toute la nuit, sans parler, sans bouger, sans ciller des paupières.

Nous nous sommes mis en route aux premières lueurs de l'aube. Nous avons frotté nos membres d'huile et passé un vêtement court attaché par la taille, et qui laissait libres nos jambes et nos bras. Pardessus, nous avons enfilé de grands manteaux multicolores, pour nous donner le sentiment d'être des dieux. Mais nous ne pouvions nous méprendre sur la moiteur de notre peau et le tremblement de nos chairs.

A chacun de nous trois était assigné une crête de montagne, de laquelle nous devions déplier le filet — comme une toile d'araignée — devant le gouffre du soleil.

Après avoir repéré nos postes, nous avons jeté nos manteaux par terre, saisi notre pan du filet et commencé l'escalade. Le jour montait, nettoyait les contours des montagnes, aiguïsait les pics comme des dents.

Nous grimpons, stupides de peur, en soufflant sur la pierre des mots inintelligibles. Nos trois cîmes étaient les plus acérées, minces comme des fuseaux, sans une trace de sable ou de poussière.

Le filet s'est déployé lentement, jusqu'à se tendre sur toute sa largeur, prêt à rompre, face à l'ouverture du puits.

Nous étions tous les trois hissés à nos points cardinaux, les trois bouts du filet attachés à nos tailles, et nous regardions la bouche de l'Est rougeoier déjà comme l'entrée d'une forge. Les rochers se gonflaient, se contractaient comme des poumons, activant les soufflets. Nous attendions, immobiles, les yeux hors de la tête, la bouche sèche, incapable de crier. Le voilà !

Il sort — il jaillit — élastique — d'un seul éclatement de lumière !

Un ! Mon premier camarade plonge en hurlant, et rabat son filet comme une aile, géante au-dessus du cratère. Les fondements de la montagne sont secoués de part en part.

Deux ! Le deuxième plonge à son tour comme un météore. Je ne vois plus rien. Trop de lumière. Je crie. Je veux m'échapper.

Trois ! La montagne s'arcboute sous l'effort de mes membres et me catapulte dans l'espace. Le câble du filet manque de me rompre la taille. Je roule dans un flot de lave et de boue ardente. Nous nous redressons tous les trois à la fois et la terreur nous fige sur place.

Il est pris ! Pris dans le filet ! Comme un poisson-monstre aux écailles de feu. Il se débat, il souffle, crache, secoue le lit de la vallée. Les colonnes de pierre vacillent à des coups de bélier.

Pris ! Nous nous jetons sur lui avec nos gaffes et nos bras. Les câbles du filet cèdent, ses noeuds sautent. Il va s'échapper. Il ne s'échappera pas. Il faut qu'il s'échappe puisqu'il est soleil. Il ne nous échappera pas. Nous nous jetons à plein corps sur son corps, nous le mordons vif, il nous coupe, nous taille, nous brûle, nous bat comme des fers de forge.

Les noeuds cèdent, les câbles sautent. Il ne s'échappera pas. Nous nous agrippons à lui avec nos crochets et nos dents. Il souffle, piaffe, il crache feu, laves et lames. Nous rions à gorge déployée. Troque-la-mort-pour-la-lumière ! Mais il ne veut pas nous tuer.

Tout à coup, mon côté du filet se déchire d'un travers à l'autre et découvre un trou béant: je m'y lance en flèche, les deux bras étendus.

Le Soleil me passe tout entier sur le dos. (Je prends feu des pieds à la tête, je sens crépiter chacun de mes os.) Il rejaillit comme un bolide, en plein ciel, libre. Rien ne reste plus de notre filet que les noeuds les plus tenaces, brûlés, distordus à même la pierre.

Nous nous sommes relevés lentement, les yeux crevés. Nous nous sommes cherchés à tâtons, reconnus à l'odeur de nos blessures, soudés comme des anneaux en nous touchant les bras. Nous avons oublié par terre nos manteaux de dieux. En titubant, nous avons repris notre route sous le Soleil noir qui continuait, continuait de nous écraser de son poids. Il nous a fallu jusqu'à la nuit pour regagner notre gîte déshabité.

L'eau de nos réserves avait séché dans les outres. Nous avons fait fondre des morceaux de glace au-dessus du feu. Nous avons bu l'eau chaude et nettoyé la cendre de dans nos blessures. Il nous restait à peine un peu de sang sur les joues. Et nous pleurions sans bruit de nous voir si forts, si intacts, et de sentir déjà sécher la plaie de nos yeux.

L'hiver de la transfiguration

(Extraits)

le grand rendez-vous d'appartenance végétale
retournera-t-il dans la rivière d'orfèvre
que je le cueille à nouveau dans mon assiette
[de cuivre]

je passerai au tamis de mes gencives toute
[l'eau des rivières]

j'établirai une juste hiérarchie des sables
et les placerai sous la chaleur de la palpitante
[pépète enfin retrouvée]

alors j'ouvrirai toutes les cages d'osier de jonc
c'est moi l'oiseleur qui sera l'auteur de ta
[blanche métamorphose]

les goélands mêlent la neige au nuage qui
[ceint ton pariétal]

et la moisissure lunaire a des odeurs de foin coupé
dis-moi les rues les saisons les jours
l'ode qui te lie aux plantes vivaces
les racines et la géométrie des pôles
dis-moi tes livres et leur contenu de métal qui tue
tu transportes le jour dans ta chevelure
[habitée de neige]

laisse-moi me perdre dans cette oppressante forêt
ton sourcil ciselé est une margelle d'océan
tu effeuilles l'humeur vitrée de tes yeux sur la
[surface de l'eau]

moi je polis le verre de cette plaque givrée
et te revois mieux à travers cette lentille de
[mon invention]

mes instruments d'astronomie sont ajustés à ton
[image d'années-lumière]
moi seul en connaît l'ellipse irrégulière
moi seul sait retracer cette nova parmi tant
[d'autres]

car le feu bien plus que l'eau m'est familier
[comme une chambre]
qui veut dormir près de moi sur l'enclume d'acier
qui veut actionner mes joues de soufflet de cuir
qui veut partager le bûcher de mes vives
[entrailles ?]

approche, toi que je choisis, capitule d'avance
[au creuset de mon étreinte]
laisse-moi égorger ce désir qui gémit dans ton
[larynx]

je suis le feu qui assimile et purifie
aucune forêt ne résiste à mon brûlant passage
et si mon souffle s'arrête brusquement
si mon bras hésite à frapper le fer
si mes yeux ne savent plus fixer les régions
[que je combats]

dépêche-toi vite de plonger dans cet abîme que
[je te concède]

enfonce-toi tête première dans l'incendie que
[tu as allumé]

aborde les rivages carbonisés de mes étranges
[domaines]

laisse ta barque au gré du vent sans espoir
[de retour]

car s'il est difficile de venir jusqu'à moi
il est écrit qu'il y faut rester
ne tarde pas à y pénétrer avant que la blessure
[ne se referme]

les allées royales sont encore libres et le
[pant-levis baissé]

le dense portique de mon accueil attend ta
[sereine arrivée]

le chemin je l'ai déblayé pour éprouver les
[tranches de la lumière]

avance, toi qui m'as choisi, passe sous l'arc de
[triomphe qui porte ton nom]

tu reconnaîtras ma maison par la fumée de
[ma forge]

chaque matin qui viendra sera le premier
et j'irai à ta rencontre dussé-je m'enliser dans
[la neige]

tes racines ont désormais pris résidence en
[mes lèvres]

et la mandragore de notre amour doit sa
[résistance à la poigne de mes os]
la flamme s'agite dans l'huile de la lampe
[ancestrale]

il fait Soir entre nos ombres qui se croisent
au-dessus de nous s'animent tous les cristaux
et mon coeur est un embâcle de pitoune qui pète
je découvris ton profond profil d'armoire à
[vieux secrets révélés]

dans la pénombre irisée de nos yeux éblouis
la taie du songe contient tous les sommeils à
[réaliser]

tu accomplis les caresses que je savais déjà de
[rêve]

mon front depuis voyant préparait ces rites
[attendus]

au commencement était le cri de fumée qui endort
l'ivresse l'avons consommée mystérieusement
[de silence]

j'ai bu la liqueur fatale jusqu'au matin réduit
[de glace]

flottent sur nous nos yeux réfléchis autant de fois
jungle de repaires occultes qui dansent à notre
[rythme]

image plus belle que pierre et brique
mystérieuse femme de mer depuis galet poli
[de menthe]

chambre close et méfiante qui s'ouvre à mon
[nom de nourriture]

tu me mènes toi-même à explorer le manoir de
[la nuit]

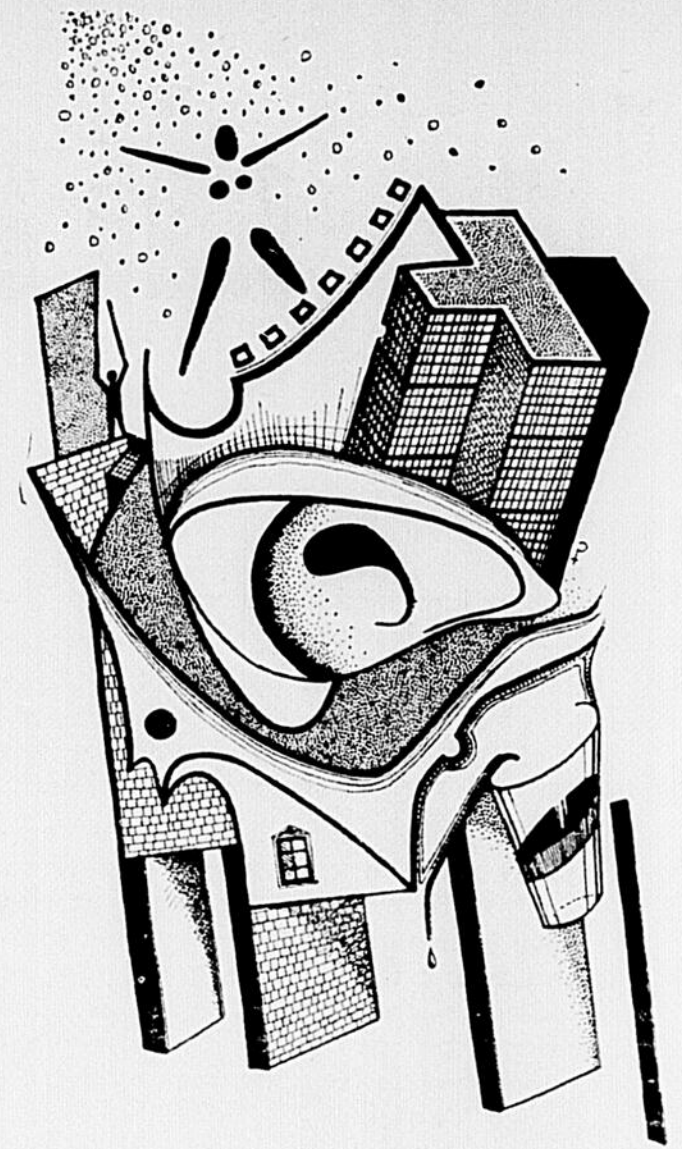
me permettant ainsi de choisir la salle la plus
[secrète pour mon repos]

j'apprends à te connaître comme on palpe les
[murs du labyrinthe]

le trousseau de tes vignes est une gerbe de clefs
tu m'es ville ouverte de rues cuivrées de soir
la neige roucoule dans le tuyau qui promène
[aussi ta voix]

la courbe de tes lèvres est d'argile sonore
de glaises tressées de mailles d'osier poli de cire
j'entends les murmures de mes doigts qui
[pressent le chanvre d'oeil]

et l'inconsolable océan de ton visage à
[profondeur d'algue]



mais ton absence en ce jour est un lierre
[étouffant qui m'envahit]

je ferme ma porte à toute joie qui n'est tienne
et préfère me couvrir jusqu'à ton retour de
[crécelle de simoun]

l'attente est longue et j'ai peur que mes arbres
[ne reverdissent pas]

qu'ils soient morts comme laissent croire les
[matins recueillis]

vaine espérance du dégel et du tombeau qui ne
[veut s'ouvrir au soleil]

je crains ne plus jamais revoir l'abondant
[feuillage de tes iris]

neige peut-être dernier sépulcre de mon
[impatience bonheur]

hiver, trop longue retraite de ma jeune envie
[de vivre]

de manger les semences que la neige refuse de
[nourrir]

à perte de vue tes yeux d'ailleurs présagent
[chaleureux labours]

toute ma confiance, je l'ai mise en dépôt dans
[la terre de promesse]

et nous veillons tous deux le tertre d'où naîtra
[son arbre]

plante inconnue de mutations tardives et secrètes
tronc de séquoia aux sept écorces de ton nom
je gravirai les étages de cette naissance magique
et viendrai te livrer la ténébreuse révélation
chamane bouleversé de savoir enfin l'altitude
[de notre amour]

explosera en déchirantes blessures le site de
[l'arbre]

séismes de son angoissante poussée de givre
sanglantes initiations de vie qui nous sera rendue
débâcles meurtrissures de nos yeux dépayés
érosion de nos corps méconnaissables en la
[métamorphose]

enfin possible cette résurrection de nos sangs
[agités]

que l'hiver tisse amoureusement pendant que
[le temps nous émeut]

Daniel Saint-Aubin

unanime mer

(I)

Nous sommes debout sous les foudres sèches de la neige et du vent. Avec des visages mûris par le tan.
Pour dire sa quotidienne éternité : être comme au bord des larmes. Et vaisseau sans fond pour toutes ces navigations primordiales. Ce chant nous est trop lourd. Qui nous établit plus profondément en notre désert. Et la soif assoit son empire sous l'affront du sel.

O celle qu'on ne connaît qu'en la voyant ! Lorsqu'elle surgit à la confin des couloirs de la soif. Il n'est point d'autre nom pour elle que celui qu'on lui donne. Identité sans témoin est ici le seule qui vaille.

D'où vient cette douleur parfaite à ma droite ? Et cet intarissable tribut d'une âcreté d'algue dans la gorge ?
Ah ! cette respiration de collines marines. Douceur d'un joug lunaire millénaire. Vaste est le chant qui me prend en son chaste versant.

HOMMAGE AMBASSADE

La mer en délire sur le sable de ses grèves. Haute saveur de songe parmi nous. Dans la faiblesse de l'eau, retrouver la force de la vague. Au nom d'une dignité ignorée au coeur de l'homme. La mer tendue de vagues en marche vers l'horizon dans leur désir de marée. Oui, la mer vient, mais ce n'est pas pour finir : voyez l'infatigable chevauchée de ses dunes. Multitude. Troupeau de trépidation mais attentif à toute direction de dérive vers les grèves.
Notre âme répandue en toutes eaux de ciel et de terre.

Déviation séculaires dans le champ magnétique de la raison : notre erreur est de croire que tous les chemins doivent mener quelque part. Inépuisablement. Donner aux sources un penchant vers la mer. Sans cadastre. Refaire le partage des eaux.

La lame fleurit sur le roc. S'obstine contre notre coque de nuit. Osmose. Et un nouveau visage se dégage pour les approches d'un miracle d'eau et de silence. Que ne soyons nous jamais confondus par la brume et l'étang, par la pluie et autres eaux où l'exigence du sel s'affadit. Toutes se retrouvent à la mer. UNANIME MER.

Ne légiférons point sur le révolu. Mais respectons ce pacte d'un autre âge. Pour habiter en notre âme. Bienheureux celui qui a de l'eau dans la voix : la mer est à ses pieds.

Lent embarquement des générations vers la mer.

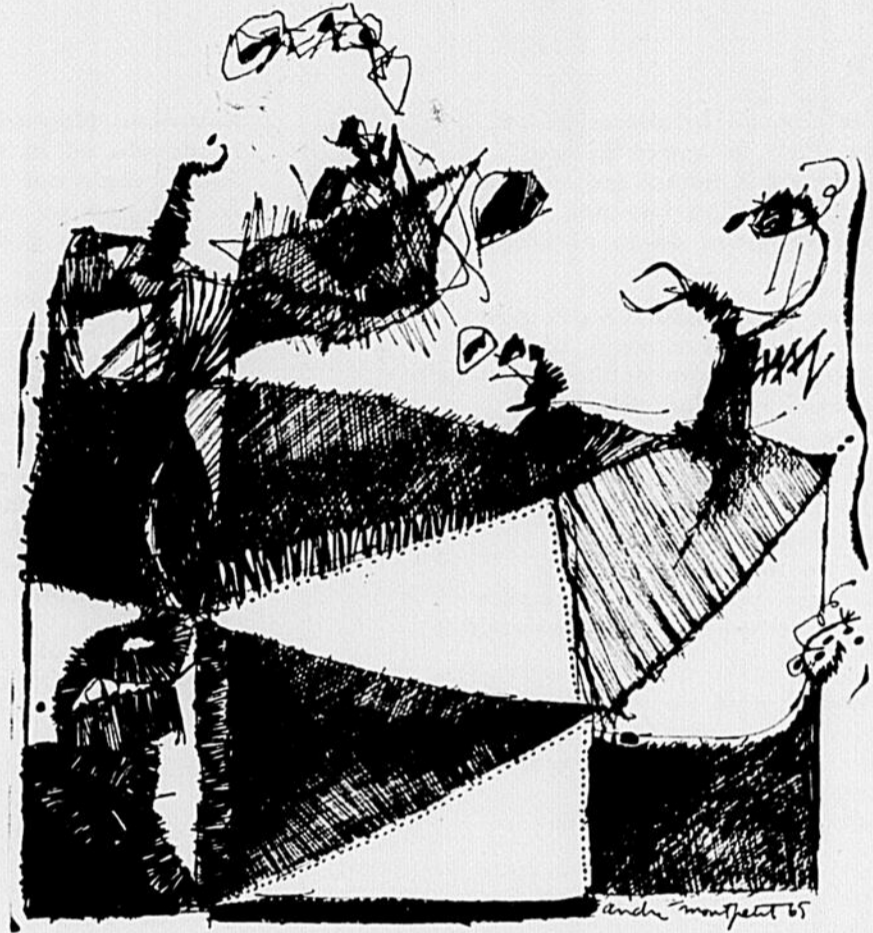
(II)

Les boussoles s'affolent au point de troubler les saisons. Sans rien connaître à la rose des vents, j'emprunte les chemins de la mémoire. J'attends et me crispe de sel, seul comme une tour.

Astre de fureur par midi excessif.

L'eau s'accroche autour des plus hauts cailloux de la rive au pourtour de la mer. Et d'océan, source séduite, l'âme tendue se consume en éclats de soleil. Tourments du sel dans les plaies vives des grands labours de mer. Sol fertile en moissons de douleur. Prenez garde que le double éclat de soleil et de mer ne coïncide avec celui du regard et ne le rompe.

Où s'est envolé le souffle qui me porta jusqu'en ce point milieu de mer ? Les écluses du vent qui s'écoule en toutes directions de jour et de mer, de soir et de terre. Nulle allégresse d'oiseau dans le ciel. Oeil vide et bleu sous la foudre médiatrice.



De même que le fruit s'accroît et toujours s'enroule autour de la chambre muette et close des pépins, j'admire et j'envie celui qui sut obéir à son âme studieuse et devint responsable des hautes lumières. Mais quel trouble secret s'élève au sein d'une si jeune chair ? La sagesse déjà s'interroge en lui. Lui dont j'ignore le nom et qui est en sa tour d'Armen.

Quelle absence règne ici qui m'assiège de toute part telle une soif ? Clepsydre sans eau et goût de sable dans la bouche. Ah ! sédimentation de songe et limon de mer. Présider à la naissance du monde comme au premier jour du premier homme. Tant et tant d'hommes sur les continents à la dérive, investis du goût de mer sur le double versant des montagnes et de l'âge. Le chant des voix éteintes de mer au pourtour des grèves s'élève qui toujours m'est cher.

Tandis que du bruit de ses vagues la mer s'enivre, je demeure en instance de son propos. Debout devant elle. Elle qui subsiste et submerge. Il y a si longtemps que la mer m'est connue dans des ravissements semblables aux éclairs, qui n'ont d'égaux dans leur éclat que leur brièveté. Et dont le sel est principe d'amertume. Ah ! combien pénible nous est pareille délectation.

Désolation de la femme enceinte et combien lasse tout à coup devant sa robe désormais trop étroite. Irréductible mer de celui qui la voulut verser dans un trou creusé sur le rivage. Oeuvres de mère et de mer où le silence pèse lourd.

Il n'est peut-être pas assez de s'embarquer pour un chant de mer. Navire et dérive de songe. Astrolabe et gyroscope détraqués. Enigme une et multiple dont le fil de la présence demeure inextricable de la trame de son immense manifestation. Où sommes-nous dans sa solitude ?

Et si je dois mourir ici, que je meure impétueux et bref : la tête parmi les éclairs.

Gilles RIOUX

MANIFESTE (1)

Je ne sais rien de la guerre sinon
 Hiroshima sinon la neuve guerre
 Qui échiffe le blé blond des saisons
 Le socle de pierre en l'humide terre
 Au contour brumeux de la déraison

Morte saison morte douleur grimoire
 Je ne sais rien de ces morts stratifiés
 Vraiment rien Cette oublieuse mémoire
 Moissonneuse-lieuse d'un été
 A la rivière Ota n'ira plus boire

Vaines douleurs ces jours à dépérir
 Hiroshima Nagasaki ployées
 Prix payé de la vie au souvenir
 Des ombres en pierre vive incrustées
 Au joug en porte-à-faux du démentir

Noms d'amère pitié de désolance
 Gong d'acide au gong treize fois sonné
 Quand du bout acéré des fers de lance
 L'acide nucléique fut tranché
 Chacun déséquilibra la balance

De son univers aux coups amortis
 Par un nom au bas d'un chèque-inventaire
 Jeté au regard d'un peuple ébahi
 Démenti par ses plénipotentiaires
 Sous la lueur d'un souffle inassouvi

Midi d'ocre où le nord se déboussole
 Nuit surmarine au centre du soleil
 Sur les boussoles les aiguilles folles
 Cherchent du nord la source le réveil
 Le jour sur la place qui se désolé

Incrustée en la pierre l'ombre naît
 Grandit vivace aphone inexorable
 Tranche d'un frisson des gorges les rêts
 Crachin sur l'ambre impalpable implacable
 La place rouge marque un temps d'arrêt

La place rouge déverse une foule
 Si présente une heure plus tôt
 Il suffit qu'un raz-de-marée enroule
 Un suaire opaque un vol de corbeau
 Que l'écran de l'inespoir se déroule

Un film technicolor made in Japan
 Du plus près que le souffle souffle un rêve
 Tridimensionnel C'est made in Japan
 Ce souvenir cette odalisque à trêve
 Il chantait haut "I'm an american"

I saved so many lives by cette bombe
 Providentielle I drove them to their tombs
 Today I'm a hero que le ciel tombe
 Sur ma tête I have suffered not a wound
 Je survivrai seul à cette hécatombe

Pas pour longtemps hélas trois fois hélas
 L'ogive en ma tête cunéiforme
 Eclate l'd rather put it in my ass
 Get to hell with the damn thing (pour la forme)
 I'm an american hero hélas

Quel feu d'artifice ma tête tourne
 Tourne au fil fratelaté des alcools
 Je sais un christ au soleil qui m'enfourne
 Sonnez crécelles je boirai un bol
 De vin pour Hiroshima qui ajourne"

O désespoir ô futiles espoirs
 Poètes romantiques d'une autre ère
 Que n'êtes-vous parmi nous en ce soir
 De victoire où coule à grands flots la bière
 Que n'êtes-vous à nous chanter ce soir

Hiroshima Nagasaki la corde
 Se dévide en la nuit des horizons
 Sur la chair qui meurt la chair qui s'accorde
 Je n'ai rien su de la guerre sinon
 La bave à la gueule des chiens qui mordent

Les enfants sevrés dégrafés des seins
 Rien d'autre rien que la rose morsure
 Un éclat de sang un cri presque rien
 L'hélice s'empêtre dans le matin
 Sur le toit surchauffé de la mesure

Gémissements suraigus d'avant-guerre
 Quand la balle à l'échancrure du front
 Trace la trame écarlate des pierres
 Fragiles La lueur d'une prison
 Du silice l'étroussure du verre

Dépoli d'où rèle une presque voix
 Humaine On dirait d'un loup la complainte
 Qui des bois mande ses frères de loi
 Frères de combat frères de contrainte
 Asservis béats sous un même toit

Un soleil vient à déchirer l'aubade
 En sentinelle sur la haute tour
 Du gibet Le cœur éclate en la rade
 Au Pied de Courant au vol des vautours
 Chénier Riel qui en la débandade

Qui d'autre encore sur la déraison
 Ploiera des étendards le double rôle
 Qui d'autre encore tel Gabriel Hudon
 Tel Gagnon Bizier sur la barcarolle
 Des bombes atomiques des blasons

Qui d'autre aura le soleil à portée
 De la main un matin la corde au cou
 Qui encore dans la ville affamée
 Portera les semailles le licou
 Vent dans la voile au ressac emportée

Trancher de l'ombre le col au couteau
 Fratricides mots douleurs fraternelles
 La guillotine tend ses bras bien haut
 Sur Robespierre Saint-Just se déscelle
 Au soc de minuit tourne le flambeau

Faim froid dedans les murs de brique
 Tel le mot d'ordre telle la mission
 Nous rampons genoux sanglants sous la trique
 Mangeurs d'eau de poussière et d'illusion
 La révolution couve en nos tropiques

La fenaison rugit à loisir tend
 A foison ses odeurs de fleurs fanées
 Ses roses aux pétales défaits Lent
 Sur ce bouquet d'anémones gelées
 Le vent élabore le sigle blanc

Du silence Un oeil diaphane imprime
 Ses reflets verts chat son ongle incarnat
 La saveur âcre d'une algue marine
 Un jour une nuit le cri de nos pas
 Grincera sur la neige sous la bruine

Je dis: si le soleil point il poindra
 Sur l'épicentre des Océanides
 Au paratonnerre luira l'éclat
 (Givrure du rire en la bouche humide)
 De la foudre éphémère falballah

Soleil se blesse d'une lueur verte
 Au fond de la baie à Guantanamo
 Meurt au golfe froid la dernière alerte
 Le faucon au poing de Fidel Castro
 Plonge au cœur de la croisée entrouverte

L'azimuth roule la terre comme une
 Boule de billard choquée en trois coins
 Veillent les sentinelles sur la dune
 La spirale du vent berce le foin
 Dans la nuit un train s'accroche à la lune

C'est Cuba décentré sur l'univers
 Qui roule tel une bille d'ivresse
 Comblée au sigle macéré de vert
 Les filles sur la place de liesse
 Font des tresses aux cheveux de leurs pairs

Une lave époumonnante s'écoule
 Au bassin des songes édulcorés
 A l'avenant tourne gémis et roule
 Coule le sang en mon ventre accordé
 Centre de l'axe la vague s'écroule

Nous avons dit des mots fait des chansons
 Nos femmes éclosoes tendaient nos sexes
 Sur la rupture des mortes saisons
 Et de nos mains en accent circonflexe
 Nous couvions le cœur de la déraison

Nous lisions des livres scientifiques
 L'oeil brillant d'une incertaine lueur
 A chaque page en rêvant des tropiques
 Un doigt glisse la pâleur de la peur
 Au ventre la révolution nous trique

Nos voix grèges s'imprègnent d'échos
 Au centre du béton du bitume
 Assourdis par un filet d'eau
 Langage circulaire en une
 Langue grêle à courbure zéro

Voix éteintes regards incolores
 Au chaud dans nos maisons dans nos salons
 La télévision redit d'inodores
 Commentaires sur le savon
 D'obscurs délires que chacun dévore

Je dis: si le soleil point il poindra
 Sur notre marseillaise personnelle
 Le sang de nos artères coulera
 Rouge sur le rondo la vilanelle
 Qu'un aède pour un rire écrira

Un rire sarcastique en la déroute
 Des autres dérivant de nulle part
 Nous rirons d'un autre rire et la voûte
 S'ouvrira avant qu'il ne soit trop tard
 Nul ne sait encor nul ne nous redoute

Il sera trop tard quand le jour viendra
 Compagnons d'armes mes frères de larmes
 Si tard mesurons la fièvre au compas
 Trop tard pour les mots les vaines alarmes
 Il leur faudra périr dans la toundra

Cent ans deux cents ans des siècles un pacte
 Révolu Qui se souviendrait qui sait
 Le jour de liesse où la cataracte
 Fracassera le barrage inquiet
 Qui sait la fêlure en cent ans d'un pacte

L'aiguillon des roses sous le cisel
 La blessure à la tempe de nos pères
 Le ghetto de Westmount l'hiver le gel
 Mon pays impossible de me taire
 Malgré le baillon malgré le recel

De nos forces vives malgré l'orfraie
 Montréal frémit sous le Mont-Royal
 L'enluminure s'étrangle d'ivraie
 On dirait une onciale prise au pal
 D'un passé dont l'histoire n'est pas vraie

Je survivrai libre ou décortiqué
 Dans ce pays si semblable à moi-même
 Nous survivrons fiers ou dépossédés
 Mais la roue tourne et selon tout barème
 Nous dirons Québec pour l'éternité

Pour une géométrisation de la femme

J'écris comme une porte; entre ombre et lumière.

J'écris au comble de moi-même, pour une femme qui devient intérieur, table, puis repas et repos.

J'écris, de l'intérieur, sur une pierre qui dort pour vivre. Je trace des traits de chair que l'acide me dicte.

Pour qui sait me lire; je suis funèbre.

En fait, j'écris pour le repos des paresseux; une craie à la main, qui jaunit et s'effrite comme un corps qui hurle d'amour à la mort.

J'aime aussi, d'une façon cruciale, une femme qui se compose en chanson lente; pleine de retours à la terre.

@

Femmel grande logeuse, espace à l'envergure d'une porte, immense voie royale, mouvante mer, incessante brûlure, âge de pierre-à-savon et le sommeil nous écrase.

Femmel immense calme palustre, longitude-divans, soleil blanc, sommeil lent, nuit calme, zone tranquille, régime alimentaire.

@

Je veux tout prendre d'une femme.

Et je suis curieux d'une femme plus sévère qu'une démonstration mathématique.

Une femme parmi l'époque. Une femme moderne.

Une femme épure. Une femme précise et jalouse; un tableau de bord.

@

PAROLE DE LA FEMME

Je vis à l'écart et à l'étroit d'un geste paresseux et d'une chaleur banale que le diable même jalouse.

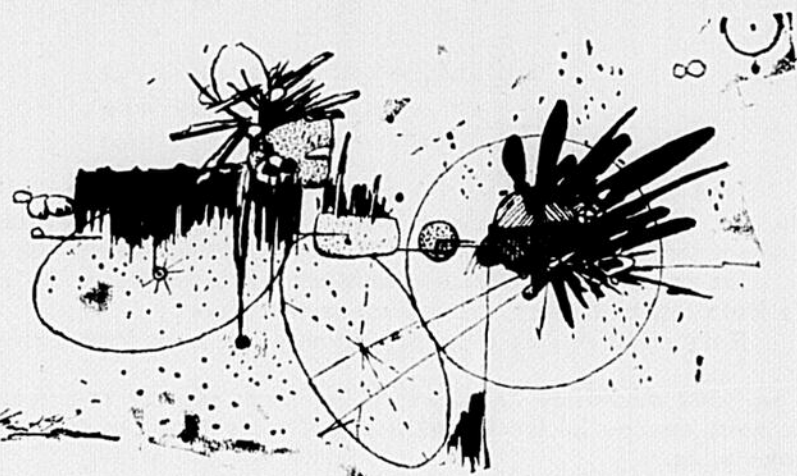
Je suis une lettre, emprise de luttes et de combats, écrite dans l'espace d'une herse.

O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O

Je suis un livre d'éternités, une carbonate aveugle d'immobilité, une femme aux mille et un acier roux, une ville-forêt, une femme aux beaux nerfs, une femme précise sur table, une volvaire qui met la santé en pots et qui entretient l'oeuf.

Je suis moderne et immense, un secteur sphérique, un astronome, une aérogare et un aéroport.

Je suis la somme éparpillée d'un journal rempli de lettres; le plus souvent rondes, la pensée qui m'éprouve et m'occupe, la carte géométrique que je parcours, électrifiant tous les rails, et cette page qui met les nerfs en boule (en d'autres mots: une arme nécrologique).



Je suis agile et mon souffle est calme.

Je suis la France gastronomique.

O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O-O

@

Femmel j'utilise notre rêve (les yeux fermés); cet espace sans issue, moelleusement cerné par une même ligne.

Femmel j'écris lentement pour toi; le bas-fond des orgues, la chaleur molle et fauve du plomb qui coule dans mes veines.

Pour toi, j'entretiens des gestes qui s'épaississent comme une poix, et où la santé se réveille.

J'aime une femme sombre et mobile, une promesse se faisant à mesure de nos pas, une marche géante, pleine d'exaltations et d'ententes.

Je désire un sommeil géométrique où le soleil s'écoule et où la chaleur dure. Je désire une aube où le corps n'en peut plus et où le verre se gâte sous l'alcôve.

Jadis le ciel refaisait la terre. Jadis, j'avais le goût des artères d'une haute femme, aux immenses plaisirs. Je voulais un jardin rempli de lingerie féminine. Maintenant, mon royaume est mobile et répandu par une forme marine qui fait les choses sans mesure.

J'habite un cercle profond que je n'ai point le temps d'indiquer qu'il se refait aussitôt à plusieurs images, comme une nourriture farouche qui s'épaissit entre chair et âme.

Dès ce jour, une chambre se dresse, que je nomme comme une oeuvre qui n'a lieu qu'à partir de toi.

@

Marcel SAINT-PIERRE

A NE PAS MANQUER...

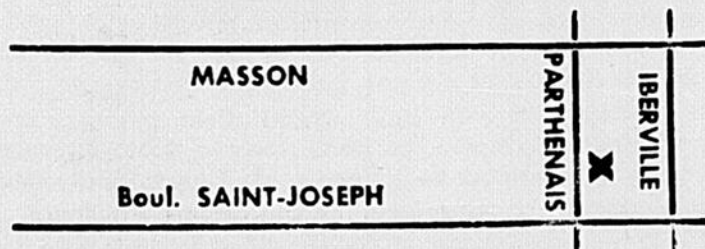
La NOUVELLE de MORVAN LEBESQUE

"Jeunes Hommes, ce que vos parents n'ont jamais osé vous dire..."

Les Nuits de Chicago de GEORGES NEVEUX

Cette pièce a reçu une critique des plus favorables lors du récent festival de l'A.C.T.U.:
"Brilliantly done... It has the beauty of ballet."
(The Gazette)
"Mr. Gasse instilled in the play a great sense of style."
(Loyola News)

Ces deux pièces seront jouées les 20-21, et 27-28 mars 1965 au
**CENTRE d'APPRENTISSAGE
5205 PARTHENAIS**



Billets : \$1.25

Etudiants : \$0.75

L'Atelier de Théâtre de l'Association Générale des Etudiants de l'U. de M.

Poème

Je suis le début,
ma plume le départ
et j'arrive d'un voyage
où j'ai rencontré la mer.
Assieds-toi et écoute bien;
je vais te parler le murmure d'un rivage
et la refluite inutilité d'y ouïr un message.

De la poussée du flot
sur tes hanches de sable blanc
espère plutôt une offre patiente
qui fera de ta présence un galet arrondi.

Et si j'avance à tes pieds
ce n'est pas tellement
que je veuille être compris
mais pour user ce qui me fait mal en toi.

Carl Mailhot

SOLEILS

— I —

Tout le jour, j'ai marché cette ville ardente. Je me suis tu pour l'entendre, mais il n'y avait que bruits et fureurs. L'hiver martelait paresseusement son soleil de givre. Le ciel morne de janvier se riait de mes peurs. Les passants portaient une nuit basse à leur visage. Qu'invoquaient donc leurs mains froides, leurs paroles très dures ? Il n'y avait pas de réponse encore, et les rues étaient très malades.

(Je ne peux déchiffrer l'absence, je ne peux pleurer une mort à venir. Mais nous devons hurler la solitude qui violentent ces étrangers atones et sans yeux.)

Le fleuve va aux pleins matins de recouvrance. Demain, c'est une amitié forte à tous les rêves de l'aube. Demain, c'est la parole par laquelle tout est enfin renommé. Demain, c'est notre terre aux premières lueurs du jour; la campagne d'été aux grands cris de chaleur; c'est le geste de qui j'aime et le pays redonné comme soleil ardent qui s'épanche au premier appel d'un nouveau monde.

— II —

(...)

— III —

Mouvement étonné, labyrinthe d'aortes, vestiges de veines très rouges où s'effondrent les golfes exaspérés de la nuit et où s'épaissit le sang sombre des villes et des ports en rêves aveugles.

Lumière, beauté, mirage ? Tout cela. Oui, tout cela, et l'hiver dure.

Y a-t-il des grèves où le soleil n'est plus intolérable, des mers où le soir n'est plus terreux ?

Vol des astres à de jaunes forêts de sel : demain est venu. Mais il n'y avait plus de rides à notre rire.

— IV —

Maintenant, il n'y a plus que cris, ailes meurtries de l'oiseau aux lacs d'hier. Il y a ton visage enfui, ma vie à refaire, ce tourment qui se meurt à des yeux impuissants :

Le pays encore est sans demeure.
L'arbre hurle au jour égaré.
Et l'oiseau tombe sur la neige verte.

— V —

(...)

— VI —

Visage rouge et blond : ô cri où j'ai bu des rêves de pierre.

Aubes rougies, lèvres blondes. J'ai tant cherché cette paix d'ombre et d'enfance.

Et je me blottis à cette vie que tu me redonnes, précaire et fraîche. Je marche faiblement aux plages de mai.

Je ne suis pas heureux, mon geste souvent est amer, et la mort peut-être viendra très tôt m'offrir ses golfes de sang lourd.

(Je ne sais plus rire, mais, toi, tu restes là parfois. Tu sais que nous ne pourrions que nous éteindre enfin. Tu ne dis mot, tu demeures près de moi. Très proche alors, si étrange et fragile.)
— larges flaqes dévorées du sang où se coagulent les soleils d'un midi plein d'ivresse et de démente.

— VII —

(...)

— VIII —

(...)

— IX —

Je ne parle pas de la vie, je ne connais rien de cette vie. Mais j'en dis le tourment, car je vois bien notre malheur. Et tu me rends ce sang riche de notre vie prochaine. Où ton corps sera un miracle d'automne et d'éblouissante saison. Une aube sans yeux, un silence sur les terres chaudes, Quand l'astre de la nuit ravale brusquement Toutes ses naissances.
— Soleil (le mirage se fait plus tenace au tremblement de mes veines [tarées]).

Les neiges pleurent à ce grand soir de l'enfance. Où des bras de sel et de givre ouvrent le chemin. A un visage sans âge et sans lendemain: La mort attise ses plaines avides, Ses eaux froides et sans joie. Tout matin est âpre Solitude.

— X —

A quelle démente s'en allèrent les gîtes torrides de l'été, le soudain embrasement du jour fraternel en une si grande détresse ? Il me reste beaucoup à pardonner à ce terme que j'ai été, à cet enfant trop lâche pour haïr. Ivresse atone à la pâleur d'un nouveau-né...

— XI —

(...)

— XII —

Oui. Nous pouvons mendier ce monde, plaider pour une vie d'innocence.

Mais cette vie qui nous est faite n'est que tourments obscurs et monde démantelé, membres sans visage, face dépourvue de tout regard. Le sang, langage désuet, remonte plein d'ivresse sa pente lunaire. Il y a des cris sur la ville et un silence fétide à la mer absurde. Tout n'est que lutte dérisoire et appel de la mort. Le premier geste mène très droitement à cet enfer muet.

Nous ne sommes plus, nous dérivons aux plaintes d'octobre insensé. Si le jour est dur, si une rauque lumière dévore chaque lendemain, il ne reste rien de nos larmes et de nos oublieuses étreintes.

Que faire et comment n'en pas mourir ? Cela même n'importe plus: de sombres vaisseaux égorgent les ports dans le lointain; l'angoisse s'avance au coeur des cités nanties de songes et de fièvres déjà absoutes. Notre règne commence ici même, et son temps est lourd. Est-il passion ou royaume ?

Luc RACINE

L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

UNE ÉCOLE MODERNE ASSURANT LA FORMATION COMPLÈTE DU
COMÉDIEN et du TECHNICIEN de THÉÂTRE

COURS D'INTERPRÉTATION : 3 ans

COURS DE PRODUCTION : 2 ans (option possible pour une 3^e année)
(régie, direction de scène, éclairage, administration des productions, mise en scène, décors, costumes, accessoires)

Directeur fondateur : JEAN GASCON

INSCRIPTIONS IMMÉDIATES POUR LA RENTRÉE D'AUTOMNE

Adresse: 407, boul. St-Laurent, Montréal 1, Qué. — Tél.: 861-1897

L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE EST NOTAMMENT SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC
ET LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA

Argile

Quelqu'un d'argile
qu'amour veut prendre
n'a pas fini d'entendre
l'espoir aux yeux fébriles

Je touche et je retouche
à la main qui me prend
toujours plus je t'entends
quand près de toi je couche

La marée monte et le cœur crie
ton haleine est un vent
aux voiles d'un amant
tu m'inspires et je vis

Quelqu'un d'argile
qu'amour veut prendre
n'a pas fini d'entendre
l'espoir aux yeux fébriles

Robert NADEAU

Roseau

Cette femme est un roseau
De mince terre
Qui s'est trouvé là

D'une main gauche
Il m'a fallu le déraciner
Pour en faire un chalumeau

Et j'ai joué des airs
Pour la rose des vents
Qu'elle mordait de ses dents

Cette femme est un roseau
De maigre terre
Qui n'a jamais fleuri

Robert NADEAU

Iahata

"La lune frissonne," fit remarquer
lahata au visage levé

"La terre s'alourdit
Il neigera demain
L'ourse a regagné son gîte
La louve indigne rôde
Tout sommeille."

"La lune frissonne," dit encore
lahata
La tête au creux de ses deux mains

"Il neigera bientôt,"
reprit son fils
"L'arbre se couvrira de neige
Les pistes deviendront claires
Il neigera demain
La terre silencieuse sur elle
se recueillera."

"La lune frissonne," murmure
lahata
"Et le ciel est gris."

Carol DOYON

Seul amour

Pour n'avoir plus qu'un seul amour
Il faut être le vent qui n'éteint pas le feu

Plus qu'un astre de jour plus qu'un soleil
nous n'avons plus qu'une lumière d'amour
pour enflammer nos corps vermeils

Pour n'avoir plus qu'un seul amour
Il faut être le vent qui n'éteint pas le feu

Vous que je suis des lèvres parce que mes yeux sont clos
arrivez-moi comme fièvre
au long de mes jours faux

Pour n'avoir plus qu'un seul amour
Il faut être le vent qui n'éteint pas le feu

Vous voir et vous avoir à la portée du cœur
ce m'est trop de tristesse que de ne plus savoir
quel pays vous abrite au creux de sa douleur

Pour n'avoir plus qu'un seul amour
Il faut être le vent qui n'éteint pas le feu

Les guerres se font suite et les saisons trépassent
vous que voilà avez choisi la fuite
pour que jamais nos souvenirs passent

Pour n'avoir plus qu'un seul amour
Il faut être le vent qui n'éteint pas le feu

Vous m'êtes une lointaine demeure où j'ai rêvé d'aimer
que le rêve s'achève et que je meure
comme un soldat que l'espoir a tué

Pour n'avoir plus qu'un unique amour
Il faut être le vent qui enflamme le feu

Robert NADEAU

Brûlure

le souffle brûle
la nuit est vive
la terre s'écroule

ou terme violent de ce jour
le désir n'a plus que le centre
s'il y a désert l'oasis est un incendie

la braise incise la nuit
le souffle creuse profond et chaud
une parole naît ignée

la cendre horizontale se disperse

Comille TREMBLAY

Corps

j'ai eu le temps
de fleurir par les mains

Comille TREMBLAY

Passe

Tu viens de passer tout près de moi
et sans doute ne te reverrai-je jamais
plus
et sûrement que tu mourras un jour
ou l'autre

Ton corps m'a effleuré juste assez
pour que je le remarque
sans que je l'observe précisément
et mon regard a glissé doucement
sur toi qui coulais plus loin
et tu n'as pas vu que je te voyais
tu n'as pas cru qu'on te regardait

Tu m'es venu et tu me fus enlevée
tu as passé sans raison pour moi
apparu puis disparu
et je t'ai dit adieu
sans que pour ceci tu pleures
sans que pour cela je meures

Robert NADEAU

Poème

L'orée du rêve à deux
C'est toi qui t'étends longuement
Selon moi
La molle gelure de la taie t'effleure
Ton frisson m'absorbe et ta peau m'habille

L'orée du rêve à deux
C'est toi qui mords mes lèvres
Ton bras pendant
Noir glissant hors du drap blanc
Comme une eau de ruisseau qui fuit l'hiver

Rompre mes os qui se moulent sur ta peau
Et boire par delà tes yeux les larmes
Qui m'échappent et ballottent mon âme
Aspirer ton soupir d'aimer
Que la grâce émerveille à l'encounter de pleurer
Pleurer mes cris que mouillent tes baisers
Crier à l'endroit qui porte ton ruisseau
M'asperger des cheveux qui me lient à ton cœur
Les tresser de silence et de présence habituelle
En un mot t'aimer

Robert NADEAU

Poème

Je t'ai vue
penchée au-dessus de l'eau

On y voyait le soleil
des frissons
et ton visage orange

Je t'ai demandé ce que tu faisais
Tu m'as répondu
"je joue avec le feu"

François DUMOUCHEL



les portes

Pièce canadienne de Robert Gurik
Musique et Chansons, Robert Charlebois
Mise en scène, Bernard Lapierre

Avec Marthe Mercure, Jean Perraud,
Monique Aubry, Edouard Woolley,
Irène Poujol, Gabriel Vigneault, Pas-
cal Desgranges, et Bernard Lapierre.
Tous les soirs 9h. — Samedi 8h. et
10h.30
Relâche le lundi.

LE THEATRE DE LA PLACE VILLE-MARIE

RÉSERVATIONS: 861-6665



DIXIEME SEMAINE

L'OPERA NOIR

de Gabriel Cousin

Mise en scène de Robert Singher
Musique originale, Jean Robitaille

Les Saltimbanques

Coin Bon Secours et St-Paul
LA. 5-2732

Jeu., ven., sam., dim. 8.45 p.m.
Billets \$2.00 Etudiants \$1.00

EXPOSITION TOBIASSE
jusqu'au 20

GALERIES
WADDINGTON

1456 ouest SHERBROOKE

Galerie Irla Kert

(En face du Musée des Beaux-Arts)
Art canadien contemporain
1378 SHERBROOKE OUEST
MONTREAL — VI. 4-9645

Sucre amer

Myosotis barbelé d'ulcères fendus,
Tressaillements électriques d'un quartz écrasé,
Mon monde, je ris, je meurs, hi hi ça chatouille.
Souris macabre au voile nuptial évincé,
Marathon, exécution, marteau-pilon,
Autres atomes fécondés dans la nuit stroboscopique
De mon âme cramoisie.

Auri sacra fames, fame pereu.
Et fructus bobilus, et la baleine monta dans l'escabeau.
Virus cristallisés, déchéance des cerises;
Cryolite dévorant les bibites;
Cris des enzymes, nudités fardées; voilà, la
Folie polyphasée des éclairs magnétiques,
Due à la ménopause muriatique.

Misère, Miséri, Miséricorde.

Et, la fission nucléaire du protoplasme universel
Engendra, de ses convulsions intemporelles, la
Crue fixe de l'or, directement proportionnelle à
L'oubli, et inversement proportionnelle à la mémoire.

Myosotis, beauté féconde qui, le feu inonde,
Et la conscience absorbatrice du cosmos réactif
Ont, s'unissant par les doux liens de l'hymen,
Dit, sur la flamèches sûres de l'usure, Amen.

Petello KOLOBEKI

Poème

Mais le vin que tu m'as donné
n'était pas de la bonne saison
ma belle folle, mon ange, mon adorée
pauvre coeur fleuri sans raison.

Mes rêves ont des jambes
et des souliers vernis
pour courir dans tes sentiers couverts
femme-brousse ombrageuse
et tes rires suspendus au ciel de notre lit
ont des mains comme des amantes
pour dénouer les bras joints de la nuit
tes paroles sont adultères
tes caresses chaudes de louve en rut
me parlent d'un amour vert inhabitable
et tu griffes le coeur de ta patte soyeuse
et tu dévorent les enfants trop sages des histoires.

Notre amour revient de loin
dans ses bottes de sept lieues
saoulé de sang de la dernière nuit.

J'invente le feu de notre chambre équatoriale
tu peux bien hurler de bonheur
les rues sont désertes
et l'Afrique est à deux pas de ma mémoire.

Le gros bourdon de l'oratoire
chantait matines dans nos rêves éveillés.

François Beaulieu

Envolée

Je ne suis qu'un oiseau de passage,
Oiseau qui plane,
Sur les rivages,
D'un océan infini
Et je me balance
Au gré des vents
Dans un brouillard épais
D'où j'entends s'abattre,
Sur le rivage de la vie,
Les vagues du temps,
Et, dans cette mélancolie,
D'un monde dépourvu de sens,
Et rempli d'absence
Je prépare mon envolée
Pour franchir le passage,
De terres inconnues
Vers des univers sans fin,
Dont un voile de nuages,
M'empêche de percevoir
La beauté des paysages,
De contrées magnifiques,
Où les jours,
Sont sans lendemain.

Jules ARBEC

D'abord...

l'arbre s'éveille
au bruit de son feuillage

il lance
la joie de ses branches
vers les hauts soleils

les midis seront vifs
toute vie éclatante

et c'est la tisseuse grisaille
sur lui de l'ennui
qu'on fait choir
platement

et dans les longs discours
d'un pêle-mêle automne
les feuilles tombent
pieusement

l'arbre claque
au vent des nuits
sans souffler comme un os

Ulric AYLWIN

et puis...

c'est un amour-venin
qu'aux sermons alchimiques
[on versa
dans le vin de ma soif

passé Eternelle
j'ai bu ma source hier
je suis durci jusqu'à l'enfance

douce neige d'eau
femme fraîcheur
passé
l'herbe desséchée pourrit
[sous la rosée

je suis forêt de carton
passé Etincelle
j'ai leurs feux d'artifice
pour me consumer seul

Ulric Aylwin

VIENNENT DE PARAÎTRE . . .

DELIT CONTRE DELIT

de André Brochu, rédacteur à Parti-Pris

et

TROIS

de Michel Beaulieu, Nicole Brossard
Micheline de Jordy

"... deux livres qu'il faut avoir lu"

En vente dès demain aux kiosques à l'entrée U-1,
à l'entrée des étudiants et au foyer du
Centre Social.

Une occasion unique: ces livres s'épuisent
très rapidement.



les presses de l'a.g.e.u.m.
un service de votre association

PAYEZ-VOUS!

"La tête des autres"

VENDREDI, le 19 MARS
8hr. 30 p.m.

SAMEDI, le 20 MARS
8hr. 30 p.m.

DIMANCHE, le 21 MARS
2hr. 30 p.m.

GRAND SALON DU CENTRE SOCIAL

MEMBRES DE

l'A.G.E.U.M.: \$0.99

GRAND PUBLIC \$1.25

Billets en vente sur le Campus

Votre
supplément
artistique
et
littéraire
vous
reviendra
le
25
mars.

marieke

les oiseaux sauvages de nos bras
ont brisé les frontières incertaines
en quête des îles blanches
où les fleuves engendrent l'hiver

et s'il y a mémoire en nos ailes
c'est qu'elle est souvenance
de pays à tresser

la bouche de l'homme
n'a pas la parole du vent
et nous savons les sons muets
des pays sans enfants

l'air est libre de nos voyages
et si nous revenons aux froidures
malgré les vents immob-iles
c'est pour nommer les arbres

nous avons le souffle des songes
et n'ignorons point la neige du jour
que nos sillages abandonnent
aux marées quotidiennes du soleil

et dire qu'il y a l'air
aux psaumes des hommes
comme une blancheur éphémère

leur visage est sans saison

il faudra leur dire la danse des rêves
et les rivages de la femme
car les maisons sont basses et secrètes
enmon pays

et toi
tu diras aux Indiens de ton pays
la pureté de tes gestes
tu crieras aux mirages des jours
que l'homme d'ici
est parole au centre du paysage

tu te tairas
et tu verras
qu'il neige de moi.

JeanBOULANGER

à

Marieke

tu demeureras
à tes prochaines paupières
et le sable à ton front
éparpillera les colères.

ne bouge plus
la froideur du drap
la fine pluie
sur la fatigue
tu l'achèveras
au champ des joncs
sur une goutte de lumière.

à l'aube toute froissée
il y fera frais et bise
et guitare en cheveux
haute de l'herbe.

enjambées mystérieuses
sans bruit aux broussailles
tu dormiras
d'un sourire
à l'enfant sur tes genoux
la main par terre
un peu de vent
et la quenouille fléchie
sera dernière fleur
à fin de saison.

Jean BELANGER

Cheveux

un air salin de longs cordages
sur les épaules du valseau
comme cheveux sur mes voyages
avec ta main sur cimes d'eau

a tournoyé en vaste ronde
le vieux ciré du marinier
comme crinière aux plages blondes
des infinis de longs voiliers

de grands filets de pêche belle
où s'amarrait l'humilité
d'un ciel perdu pour des nacellos :
un trop grand port d'immensité

un horizon d'aube brumeuse
comme mèche au front du matin
aura peigné vagues berceuses
comme de clairs sables châains

ton pied marin sur des battures
chavire au vent écheveié
algues de mer en chevelures
dansent aux nuages bouclés

une plage d'épaves mortes
a sommeillé au ciel trop vieux
une plage de chair trop forte
comme lumière en tes cheveux.

Jean BELANGER

Libération

Je suis la terre, disait-elle
J'ai bu toutes les pluies du monde
Je porte en moi le feu, comme un fruit mûr
Et c'est la mer qui est ma bouche.

Je suis la terre et je te porte
Ami aux longs membres épars
Qui se dispersent par tous mes replis
Ami qui me recouvres sans me pénétrer
Comme une herbe plus liée qu'une chevelure.

Je suis la terre et je te veux
Mais ce feu qui est en moi est le plus fort
Et jamais ne pourront l'éteindre
Les larmes de toutes les pluies du monde.
Je suis la terre et j'ai conçu en moi
Le feu, comme un enfant avide
Qui boit mon sang par le milieu de ma chair
Et l'enfant vit et l'enfant crie et l'enfant mord
L'enfant veut sourdre et veut gicler de moi
Dans un espace hors de mesure
Mais moi, je ne puis pas m'ouvrir
Pour ces longs cheveux qui me tiennent enlacée . . .
Ami, si je dois vivre, libère-moi !

Car je suis la terre, disait-elle
Et le feu que je porte est arrivé à terme
Je suis le feu car il m'a consommée,
Il boira jusqu'au bout ce qui reste de moi

Je suis le feu que vomira la mer
Et qui boira l'espace hors de mesure
Quand il n'y aura plus de terre.

Clair TOURIGNY

A NE PAS MANQUER...

La NOUVELLE de MORVAN LEBESQUE

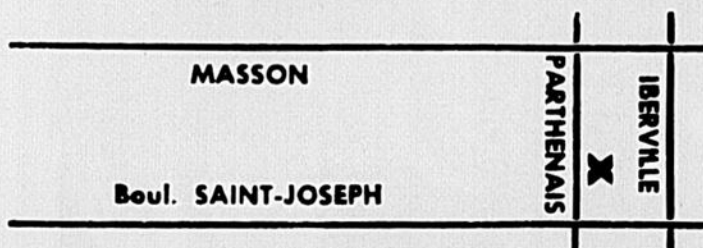
"Jeunes Hommes, ce que vos parents n'ont
jamais osé vous dire . . ."

Les Nuits de Chicago de GEORGES NEVEUX

Cette pièce a reçu une critique des plus favo-
rables lors du récent festival de l'A.C.T.U.:
"Brilliantly done . . . It has the beauty of
ballet." (The Gazette)
"Mr. Gasse instilled in the play a great sense
of style." (Loyola News)

Ces deux pièces seront jouées les 20-21, et 27-28 mars 1965 au

**CENTRE d'APPRENTISSAGE
5205 PARTHENAIS**



Billets : \$1.25

Etudiants : \$0.75

L'Atelier de Théâtre de l'Association Générale des Etudiants de l'U. de M.

ou beaucoup de sang pour rien

A combien de centaines de pieds au-dessus du boulevard ? Elle pendait comme un drapeau piteux, l'air de rien, mais n'en pensait pas moins.

—Mais comment est-elle montée là ?

—Une peine d'amour toujours, ça même n'importe où.

—On dit qu'elle est bien belle.

—Mais ça me donne froid dans le dos, rien qu'à regarder. Quand on pense en une seconde ça vous ferait une charpie... j'en ai vu un, écrasé, avec des petits morceaux de têtes...

—Mais je vous en prie, un peu de décence.

—Vous effrayez ma femme, avec vos histoires macabres.

—Nous sommes dans un pays démocratique, monsieur.

—Je ne vous le fais pas dire. Oh ! Mais elle va tomber.

—Cessez donc de crier, aussi.

Un duel sans merci aurait pu suivre, sans le passage odorant et vaguement sacré de monsieur le vicair accouru sur les lieux pour exorciser la pauvre malheureuse. Il jeta aux spectateurs courroucés l'ombre d'une bénédiction qui parut satisfaire tout le monde pour quelque temps. Puis il grimpa dans l'échelle de secours, retroussant ses jupes, ce qui ajouta encore plus de joie chez les curieux les plus tendres. Tout le quartier s'assemblait, on supputait ses chances de salut, on lui inventait une belle histoire, on refouait un cri ou une larme. On guettait. Il est rassurant de voir venir la mort des autres. Depuis le temps on avait installé des kiosques à hot-dogs sur la place, on louait des sièges, mille petits commerces commençaient de fleurir, et le curé montait toujours. A bout de souffle, il brandissait son christ au-dessus de sa tête. Marie, Jeanne, Françoise, appelez-là comme vous voudrez, le voyait venir avec une frayeur évidente. Mais personne n'aurait empêché

un ministre du culte de consoler une moribonde, et tous, faute de mieux, mettaient leurs espérances en lui. Mais on commençait d'espérer qu'elle se jette vraiment du haut de son perchir. A la longue, tout de même, c'est ennuyant, et assez dur pour le cou. Je disais justement à ma femme...

—Ça y est !... Non. Elle recule encore. Elle doit avoir le vertige.

—Mourir si jeune. Quand l'espérance est si simple.

Et le curé chantonait maintenant du haut de son échelle de Jacob. On n'entend rien d'en bas, mais c'est si beau de le voir gesticuler. On le croirait parti pour le ciel, mais la belle ne comprend plus rien. D'abord cet attroupement, et maintenant, mais que voulait-il celui-là ? On n'aurait pas pu au moins me ficher la paix. Les salauds, ils m'auront même gâché la sortie.

Mais le sauveteur voyait déjà la victoire de ses onctions, un sourire

divin se dessinait dans son sein. La foule paralysée des envolées mystiques de son pasteur et convaincue du retour à la raison de la jeune désespérée, s'était rapprochée. Mais la belle, là-haut ne l'entendait pas ainsi, et lançait des imprécations blasphématoires. Puis, fermant les yeux, elle prit un élan et sauta dans le vide. Je le sais, je l'ai vue tomber un grand sourire aux lèvres, comme délivrée d'une trop longue agonie. Mais le curé, au passage, voulut la retenir. Elle l'entraîna avec elle dans le vide. Alors tous les cris se mêlèrent. Le curé se fracassa la tête sur le pavé, elle s'écrasa sur un enfant et deux curieux, malheureusement sous son chemin, et les tua sur le coup. Elle n'était pas blessée. Mais voyant tout cet attroupement, et craignant que les choses s'enveniment, elle se releva et s'empressa de retourner chez elle.

François BEAULIEU

TROPISMES

Peut-être serai-je une plante
Avec des veines jaunes et vertes
Et un coeur de cellulose
Ma tête reposant sur une longue tige
Et mes bras incandescents se mouvant dans des remous de lumière

Peut-être aurai-je des tropismes
Ma vie battant au rythme du jour et de la nuit
Et ma tête assoiffée de je ne sais quel vent
Et mes racines aveugles affamées de je ne sais quelle eau
Et mes pétales se courbant sous un soleil ignoré

Peut-être serai-je vert
Avec des doigts humides gonflés de chlorophylle
Distillant de doux alcools
J'aurai un goût d'absinthe
Et j'appriivoiserai la rosée

Je sifflerai peut-être comme le vent dans l'eau
Et on me prendra pour une vague
J'aurai des tropismes
Ma tête se courbant sous la pluie
Et mes veines devenant turgescents
Mes bras s'élevant peut-être
Puis retombant
J'aurai des harmoniques qui ne seront pas miennes
Mais soutenues par la gamme multicolore de mes pétales

Le jour tombera
Le jour se relèvera peut-être
Et mes bras poilus tournoieront dans un ciel
Sans visage
Grattant le secret de l'air
Le mettant à nu comme une antique pièce de monnaie

Et le soleil engendrera des tropismes
Et la terre accouchera de rythmes lents
J'aurai des pulsations qui dureront des éternités
La pluie tombera peut-être
La pluie séchera
J'aurai des réponses vagues
Je vivrai le mystère des ellipses et des paraboles
Je parlerai le langage des planètes

Le vent.....
J'appellerai peut-être le vent de toute la force de mes sépales nues
Et le vent cessera
Et le vent roulera par vagues rouges
L'haleine chaude du vent pénétrant les pores de mes feuilles
[comme une ondée]

Mes bras se mêlant peut-être aux spirales des nébuleuses

Marcel MORISSETTE

